

Compte rendu

Kateryna MALAIA, *Taking the Soviet Union apart room by room: Domestic architecture before and after 1991*. Ithaca: Northern Illinois Press, 2023, 181 p.

Marina FEDOROVSKY

Doctorante

Université de Genève (CH)

Marina.Fedorovsky@unige.ch

Doi : 10.5077/journals/connexe.2024.e1700

Taking the Soviet Union Apart Room by Room est le premier ouvrage de Kateryna Malaia. Il est issu de son travail de doctorat réalisé à l'école d'architecture et d'urbanisme de l'université du Wisconsin-Milwaukee, intitulé *Domestic Space in the Times of Change: The Collapse of the USSR, 1985-2000s*. À travers ce travail portant sur l'architecture résidentielle en Ukraine, Kateryna Malaia cherche à saisir le moment charnière de l'histoire politique que constitue la chute de l'URSS dans ce qu'il a de matériel, dans ses dimensions spatiales et sociales à l'échelle de l'individu. Pour cela, elle décide de se pencher sur la question du logement, cadre de vie littéral des citoyens de l'époque soviétique et post-soviétique, à travers lequel elle tente de définir la « condition post-soviétique » (p. 42). Elle propose donc une analyse méticuleuse de l'habitat soviétique, objet conçu, construit puis habité, dont l'appréhension globale mobilise un ensemble de champs disciplinaires complémentaires (histoire culturelle, socio-anthropologie, histoire de l'architecture) auxquelles elle emprunte les méthodes. Kateryna Malaia récolte un riche corpus de données, dont les principales sources sont des archives architecturales, des entretiens avec des acteurs de la construction soviétique et post-soviétique ainsi qu'avec des habitant·es des immeubles étudiés, et des discours officiels sur la question du logement. Ces données classiques pour l'étude socio-architecturale sont enrichies par l'analyse de productions culturelles de masse ayant trait au logement de type soviétique, telles que des magazines, des émissions de télévision et des œuvres cinématographiques. L'on peut toutefois regretter que la méthodologie précise (modalités de l'enquête, critères d'échantillonnage, nombre d'entretiens réalisés, etc.) ne soit pas partagée dans cet ouvrage, ni le positionnement de l'autrice vis-à-vis de ses répondant·es.

Portant principalement sur des appartements soviétiques de Kyiv et de Lviv, l'étude commence avec la mise en place de la *perestroïka* en 1985, qui permet un début de privatisation du logement et un changement dans les pratiques architecturales afférentes, et s'étend aux deux premières décennies post-soviétiques, à l'issue desquelles l'autrice estime que « the total remodeling boom ended » (p. 144). L'autrice souhaite mettre l'accent sur la continuité dans les modes de vie et le rapport au logement des citoyen·es entre ces bornes temporelles qui s'observe malgré la chute de l'Union soviétique. Il s'agit donc de démêler les différentes attitudes face au changement de



régime, de comprendre d'où proviennent les nouveaux besoins des habitant-es en termes d'espace, d'intimité, mais aussi de représentation de soi et de modes de socialisation.

Kateryna Malaia émet l'hypothèse que la tension entre l'aspiration à la rénovation des résident-es et la pesanteur de l'héritage matériel soviétique deviendrait constitutive de l'identité même des citoyen-es post-soviétiques. Pour décortiquer les différents aspects de ce rapport des habitant-es à leur logement, la recherche est structurée autour des fonctions principales du logement : *Sleeping, Eating, Cleaning* et *Socializing*, chacune faisant l'objet d'un chapitre. Ces quatre chapitres sont précédés d'un premier chapitre transversal, *Remodeling*, qui souligne l'importance sociale du remont [ремонт] (la rénovation partielle ou totale d'un appartement) dans la représentation de soi des foyers post-soviétiques.

Le premier chapitre est le plus fourni : centré sur la pratique du *remont*, il en explore les origines et les nombreux aspects. Après avoir défini cet intraduisible terme russe, l'autrice étudie le phénomène de *remont* depuis quatre angles différents. D'abord, elle présente la discussion dont ce phénomène fait l'objet dans la sphère publique et populaire, tant dans le domaine législatif que populaire à travers des magazines et émissions de télévision sur la décoration intérieure, expliquant de façon convaincante la circulation des idées entre régions d'Europe orientale et occidentale. Elle se penche sur l'aspect matériel du *remont*, dont l'impact est décisif sur les possibilités de rénovation : fourniture des matériaux, circulation de nouveaux savoirs et mobilité des travailleurs. Vient ensuite l'étude de la demande des habitant-es pour une réelle amélioration de leurs conditions de vie. En effet, dans les années 1980, la « question du logement » [Квартирный вопрос] (p. 40) n'est toujours pas résolue, et de nombreux appartements sont encore insalubres ou surpeuplés. Dès lors, des innovations législatives – en termes d'accès à la propriété, de travail sur le temps libre et de normes architecturales – tentent d'améliorer la situation à la fin des années 1980. Mais ce n'est qu'après la chute de l'URSS que le marché de la rénovation prend de l'ampleur, avec l'arrivée des premiers « Western expats » (p. 62), dont Kateryna Malaia détaille les préférences immobilières, et qui s'accompagne de l'ouverture des premiers magasins de meubles occidentaux.

Dans le deuxième chapitre, Kateryna Malaia retrace l'histoire de l'espace domestique dédié au sommeil au siècle dernier, avant de se plonger dans les normes et réglementations soviétiques en matière d'allocation de surface habitable. Elle montre que, pour les autorités soviétiques, la solution au manque du logement passe par une vision comptable et mathématique. Comme il y a plus de fonctions à remplir que de pièces, l'appartement soviétique devient la scène de fluctuations d'usages et d'entrecroisement d'activités variées selon l'heure de la journée et de la nuit, le jour de la semaine, voire le moment de l'année : une chambre peut ainsi servir au repos, à l'accueil d'invités ou aux devoirs des enfants. À partir de 1991, seuls des standards minimaux de surfaces et de volumes restent en place, les normes restrictives maximales ne sont pas reconduites. Cela permet de cloisonner davantage les activités et de créer des chambres à coucher où chacun dispose d'une intimité plus importante. Ainsi, la construction ou la rénovation d'un logement ne dépend plus uniquement des besoins, des envies et des capacités financières de ses propriétaires – les résident-es d'un appartement soviétique en ayant généralement reçu la propriété à la chute de l'URSS.

Le troisième chapitre détaille la répartition spatiale des fonctions liées à la nourriture : cuisiner, stocker, manger, socialiser. Il est découpé selon trois thèmes, qui recoupent les deux chapitres précédents : les pratiques domestiques déterminées par la construction institutionnelle du foyer et

les pratiques provenant directement des individus ; le boom de rénovation des années 1990 dans l'espace de la cuisine ; la transformation de l'espace domestique lié à la nourriture et son influence sur le quotidien des résidents. L'autrice montre que la cuisine, espace fonctionnel de préparation de la nourriture à l'époque soviétique, devient dans les années 1990 un lieu de représentation de soi – c'est souvent la première pièce que l'on rénove, « à l'européenne » (p. 19). C'est généralement là que sont accueillis les invités, même si l'on dispose d'un salon, qui sert plutôt aux grandes réceptions et aux cérémonies plus exceptionnelles. Finalement, dans la rénovation de la cuisine apparaît, selon l'autrice, un nouveau modèle d'aménagement et de pratiques, à mi-chemin entre l'idéal « européen » projeté et l'héritage matériel soviétique.

Le quatrième chapitre est consacré aux pratiques liées à l'hygiène. Espace fonctionnel particulièrement normé jusqu'à la fin de la période soviétique, la salle de bain devient le lieu du soin et de l'« appréciation de soi » (p. 127) au cours de la *perestroïka*, lorsqu'elle commence à être représentée dans la culture populaire. Le lieu de l'hygiène personnelle dans les appartements soviétiques se décline selon trois modalités : logements communautaires où salle de bain et toilettes sont partagées ; salle de bain privative combinée aux toilettes, dans les premiers exemplaires de logement de masse ; salle de bain et toilettes séparées dans les modèles plus tardifs. Ce chapitre est l'occasion de discuter de l'écart entre les discours officiels des architectes, vantant des pratiques hygiénistes impossibles à mettre en place, et la réalité, perçue à travers les discours des habitant-es.

Enfin, le cinquième chapitre explore les modalités de la sociabilisation au sein du logement. C'est ici qu'une question cruciale est abordée : celle du rapport à l'intimité, dans un espace domestique où la formule de mise pour l'attribution d'un logement est : « nombre de pièces = nombre d'habitant-es - (moins) 1 », c'est-à-dire que personne ne dispose réellement d'une chambre à soi. À partir des années 1990, la formule n'aura plus cours et de nouveaux matériaux de partition de l'espace, comme les plaques de plâtre, feront leur apparition sur le marché. L'État ne gère plus la distribution des logements ni le contrôle des modifications entamées par les habitant-es : la reconfiguration des espaces intérieurs peut se développer sans entraves autres que les moyens financiers de chaque personne. L'évolution du plan de l'appartement s'accompagne de changements dans les pratiques de sociabilité, en termes de rapport à l'extérieur (apparition de portes blindées, d'intercodes) ou au sein même du logement, puisqu'apparaissent des zones dédiées presque exclusivement à la socialisation (salons, living rooms).

À travers ce travail, Kateryna Malaia nous présente un tableau de la société ukrainienne en transition, des influences, habitudes et stratégies qui ont régi le quotidien de ses membres au cours des premières décennies post-soviétiques. La force de cet ouvrage réside dans son ancrage matériel et dans la variété des sources convoquées, mobilisées à bon escient, qui donnent une assise solide à son enquête. De même, les références puisées dans la culture littéraire ou populaire, entremêlées aux récits des habitant-es – qui, toutefois, auraient pu être mis davantage à profit, seuls des extraits d'entretiens très courts ayant été directement retranscrits – permettent de transmettre au lectorat un imaginaire foisonnant, contrebalançant les passages plus techniques, nécessaires mais inévitablement moins évocateurs.

Certains aspects de l'ouvrage suscitent toutefois des interrogations. C'est notamment le cas de la présentation générale du propos : parlant de « soviétique » et de « post-soviétique » tout au long de son ouvrage, Kateryna Malaia ne rappelle presque jamais que ses conclusions ne s'appliquent qu'au terrain qu'elle a effectivement étudié, c'est-à-dire les villes de Kyiv et Lviv – dont les raisons de leur choix ne sont en outre pas mentionnées. Les spécificités et la diversité des espaces post-soviétiques sont négligées, son bilan semblant concerner indistinctement l'ensemble de cette vaste région, au point qu'elle conclut ainsi : « the chapters of this book made an ambitious attempt to describe post-Soviet metropolitan populations at large, emphasizing the similarities in their thinking » (p. 148).

De fait, si la généralisation peut quelquefois s'avérer valable (le phénomène des *remont*, par exemple, s'avère effectivement transversal), ce n'est pas toujours le cas, comme lorsque Kateryna Malaia écrit « buildings may stay largely intact in outward appearance [...] » (p. 21). Or, c'est extrêmement rare dans la plupart des villes post-soviétiques – dans le Caucase, en Asie centrale mais aussi en Ukraine même, le *remont* empiétant largement sur les façades des immeubles résidentiels. Par ailleurs, les séries d'appartements étudiées sont celles des républiques slaves (Russie, Ukraine, Bélarus), et le découpage chronologique des différentes vagues de construction du logement de masse correspond à ce qui s'est produit dans la partie occidentale de l'URSS plus que dans le Caucase ou en Asie centrale. La sélection des sources primaires concerne uniquement les régions slaves de l'URSS : les archives et entretiens ont été récoltés exclusivement en Ukraine, les émissions et magazines post-soviétiques n'ont été diffusés qu'en Ukraine, au Bélarus et en Russie. Quant aux sources secondaires, de langue anglaise, russe ou ukrainienne, elles ne concernent, en écrasante majorité, que ces mêmes régions slaves, ainsi que l'Europe médiane et l'Occident. Il n'y a donc pas d'assise qui permette de généraliser le propos, et l'on peut supposer que l'identité post-soviétique des citoyen.nes turkmènes ou moldaves diffère fortement de l'identité ukrainienne présentée par l'autrice.

Par ailleurs, plusieurs dimensions – pourtant caractéristiques de la recherche sur les espaces habités – ont été écartées, comme la question des rapports de voisinage, survolée uniquement pour évoquer les nuisances sonores liées à la rénovation, ou la représentation culturelle contemporaine de ces bâtiments. À ce sujet, Kateryna Malaia écrit : « it is hard to find any evidence of nostalgia for Soviet housing construction », laissant ainsi de côté toute la culture *doomer*, l'esthétique visuelle, musicale et vestimentaire qui lui est associée. De plus, à plusieurs reprises, des pistes d'analyse judicieuses sont ébauchées mais laissées en suspens. Il en va ainsi de la question du sexe des individus, un critère pourtant décisif dans le rapport aux espaces domestiques ; de celle de la mobilité des ouvriers, qui se déplacent pour rénover les logements des grandes villes de l'Europe post-soviétique ; ou encore de celle du rapport à l'Occident – tant des habitant-es que des architectes, survolée sans être analysée en profondeur.

Enfin, l'on peut s'interroger sur l'efficacité de la structure de l'ouvrage. Le premier chapitre, consacré à la rénovation, n'est pas de même nature que les quatre suivants, centrés sur les besoins primaires des habitant-es, mais dans lesquels sont aussi disséminés des sous-chapitres liés à des aspects généraux de la rénovation. Ainsi, pourquoi situer la sous-partie consacrée aux architectes post-soviétiques, point important du propos, dans le chapitre *Cleaning* ? Pourquoi ne parler du recul de l'État dans la régulation de la transformation des logements que dans le dernier chapitre, intitulé *Socializing* ? De manière générale, les différents chapitres auraient bénéficié de rappels

d'éléments de contexte importants pour comprendre la signification de certains usages et de certaines pratiques liées au logement : par exemple la place des cuisines dans les *kommunalki* ; la criminalité dans les années 1990 qui peut aussi expliquer un renfermement sur soi ; ou encore le rapport des Ukrainien·nes à l'Union européenne, qui se traduit peut-être différemment dans leur relation à la rénovation « occidentale » que pour d'autres populations post-soviétiques.

Ces réserves n'amoindrissent en rien la pertinence générale de l'ouvrage. Comme le relève Kateryna Malaia, l'étude du patrimoine bâti ukrainien s'avère d'autant plus nécessaire qu'il est présentement menacé et détérioré par les bombardements russes. Qu'il s'agisse de sa destruction dans le cadre de conflits, comme en Ukraine ou, précédemment, en Tchétchénie, ou du fait d'opérations immobilières lucratives, comme à Erevan, Bichkek ou Moscou, une partie importante du patrimoine soviétique habité disparaît. Il serait donc souhaitable que d'autres études similaires soient réalisées avant qu'il ne soit trop tard, pour documenter cet objet touchant aux vies de millions de personnes, porteur d'une mémoire qui risque de disparaître bientôt.

Open Access Publications - Bibliothèque de l'Université de Genève
Creative Commons Licence 4.0

